L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

G. P. WEISSE & Co. Rue de Chartres No 73, Entre Conti et Bienville

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 16 OCTOBRE 1861.

G. P. WEISSE, F. LIMET. — S. DUFOUR, S. HARDY. — EDITEURS-PROPRIETAIRES

RATES OF ADVERTISING.

ONE DOLLAR for every TEN lines, in such large or small letters, and half that price for each insertion.

Subscription to the Evening Edition, per week 12½ cents. Advertisements and Interests will be charged at the rate of TEN cents per line, for each insertion.

Nouvelle-Orléans,
MERCREDI MATIN, 16 OCTOBRE.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par B. Turpin, 51 Vieille Levée — Vins, vermouth, raisins, &c. Aussi, à 10 heures et demie, dans la rue Vieille Levée, No 86—Bière de Tonnent.

Secours aux planteurs.

Sous ce titre nous avons déjà publié un article traitant des différents projets proposés dans le but d'obtenir de gouvernement des avances pour les habitants qui ont souscrit à l'emprunt confédéré. M. de Bow, directeur général de l'affaire des souscriptions, doit soumettre prochainement la question au gouvernement, et son opinion est favorable aux planteurs. Nous n'avons guères vu dans la presse que le *Charleston Mercury* qui fasse opposition à la mesure, opposition basée sur des raisons constitutionnelles.

Les objections légales seront de peu de valeur et nous croyons inutile de les réfuter. Il en est une autre toute de fait qui nous a paru plus sérieuse. Si le gouvernement fait des avances sur du coton qui restera emmagasiné sur les habitations, qui garantira d'abord que la souscription à l'emprunt est sérieuse et que la quantité souscrite existe bien puis que cette quantité sera envoyée sur le marché lorsque le moment sera venu, pour y être vendue dans le but de rembourser les avances faites. Il s'agit de trouver un moyen de contrôle autre que celui d'agents nouvellement nommés et auxquels il serait fort difficile de faire les vérifications nécessaires. Le plan que nous avons reproduit dernièrement proposait de résoudre la difficulté en faisant faire les avances par l'intermédiaire des facteurs, qui ont l'avantage de connaître leurs clients et d'être au courant de la production de chaque habitation. A cette idée qui nous semble excellente nous en ajouterons une autre qui nous est suggérée par un correspondant.

"Que chaque paroisse (ou comté) de chaque Etat se rende responsable envers le gouvernement des avances faites par lui aux planteurs qui auront souscrit ou voudront souscrire à l'emprunt des produits, et qu'un comité dans chaque paroisse s'entende avec les agents du gouvernement pour la répartition des fonds, et la principale difficulté sera levée."

Il serait peut-être possible de combiner les deux plans en un seul et d'offrir ainsi au gouvernement une double garantie. Il ne nous appartient pas d'entrer dans les détails pratiques de ces divers projets. Les commissaires chargés par le gouvernement de recueillir des souscriptions à l'emprunt auprès des habitants sont à même d'être mieux renseignés que nous ne le sommes sur les vues des producteurs eux mêmes, et nous croyons qu'ils feraient bien de se réunir en conférence à la Nouvelle Orléans et d'inviter un facteur de coton à venir délibérer avec eux, pour arrêter de concert un plan détaillé dont ils demanderaient ensuite l'adoption au gouvernement confédéré. C'est une affaire d'urgence, et il n'y a pas de temps à perdre. La presse ne peut que signaler la nécessité de venir au secours des habitants, c'est aux intéressés à prendre l'initiative du mouvement

ABSENCE DE NOUVELLES DU SIÈGE DE LA GUERRE.—L'absence de nouvelles du siège de la guerre s'explique par la recommandation qui a été faite aux journaux de Richmond, de Memphis et de Nashville de ne rien publier sur les mouvements de troupes et les opérations des armées confédérées. Nos échanges ne signalent que quelques escarmouches insignifiantes.

LINCOLN EN QUETE D'OFFICIERS—Ce ne sont pas seulement les soldats mais aussi les officiers qui manquent à Lincoln. Sa agence en Europe se sont donc mis en quête de généraux, de colonels, voire même de capitaines et de sergents instructeurs. Il n'y a qu'une chose pour laquelle les soldats yankees n'ont pas besoin de professeurs, c'est pour apprendre à courir—ils n'auraient à en remontrer à personne.

Or, pour se revoir aux officiers, malgré le zèle de ses agents, Lincoln n'a encore obtenu qu'un prince Salm-Salm ou double Salm et deux petits princes d'Orléans. Cela fait très bon effet dans un Etat major mais cela ne sert pas à grand chose en campagne. On a donc songé à obtenir de vrais officiers et on a fait les offres les plus brillantes à des officiers d'artillerie et du génie de l'armée française. Napoléon III a laissé entendre aux offres, sans doute pour savoir à quel taux le gouvernement des Etats-Unis évaluait le mérite des officiers français, mais il a refusé d'accorder le congé et la permission de prendre du service chez M. Lincoln. Voilà la pauvre Abraham refusé en France, rebuté par Garibaldi, en quête de généraux disponibles chez les diverses nations qu'il menace, et dernièrement de chatier sévèrement si celles ci s'avisaient de reconnaître l'indépendance des rebelles.

MALADIE DE SAM HOUSTON—Les journaux du Texas annoncent que le général Sam Houston, ex président de la république du Texas, et récemment gouverneur de l'Etat est dangereusement malade.

La presse du Canada.

Il est rare que nous recevions maintenant autre chose que des citations tronquées des articles de la presse étrangère, parfois, cependant, un paquet de journaux passe en contrebande et arrive dans le Sud. C'est ainsi que le *Constitutionalist* d'Augusta, a été mis en possession de quelques feuilles du Canada, et à en juger par les articles qu'il reproduit leur opinion est toute favorable à la cause de l'indépendance du Sud. Voici en quels termes le *Morning Chronicle* de Québec traite la question dans un numéro du 17 septembre :

Au commencement de cette déplorable lutte il n'est pas douteux que dans la croyance qu'il n'agissait d'une simple question d'esclavage et par suite d'une connaissance imparfaite des causes de la crise actuel d'un peuple ignorant naturellement des sujets analgues à soutenir les pouvoirs existants, les populations du Canada ont manifestées plus vives dispositions à soutenir la cause des Etats du Nord, mais graduelle ment à mesure que les nuages de doute et d'incertitude qui initialement occasionnés furent dispersés par les *actes*, les *mouvements* et les *messages* des ministres de Washington, nous avons appris à croire que le conflit qui n'est encore qu'à son début, est simplement une lutte de la force brutale et des abus tyrannique du Nord contre la liberté constitutionnelle et de la juste représentation du Sud, et un revirement soudain de sentiment s'est opéré non seulement au Canada, mais, nous pouvons dire dans tout le monde civilisé.

Quand nous voyons le président, dans son message citant à faux la déclaration d'indépendance et disant que "tous les hommes ont été créés égaux en supprimant le mot "libres" comme si cette liberté lui déplaisait — quand nous voyons ministre du Nord avant la doctrine que l'Etat n'a créé les Etats et non pas les Etats l'Union — quand nous entendons cet argument que "puisque la Louisiane et la Floride ont été achetées ces Etats n'ont pas le droit de se révolter" argument présentés sans mentionner le fait que la vente des terres publiques aux résidents de ces Etats a remboursé le trésor fédéral du montant de l'acquisition — quand nous savons que même dans les Etats du Nord le nègre est infiniment plus esclave et plus maltraité que dans le Sud — quand nous avons changé pour nous ces yeux les cas les plus monstrueux de corruption de malversation dans les sphères des hautes fonctions publiques — quand nous lisons les démonstrations en masse des officiers inférieurs du Nord, et leur plus grand général poussé à une défaite par la pression et les clameurs de la populace du dehors—quand nous lisons que des milliers de soldats insistent pour être licenciés sous prétexte que leur temps de service est expiré et s'en rencontrent dans leurs rangs qui ne veulent pas de leurs camarades qui marchent au combat, et au bruit de la canonnade ennemie — quand nous voyons et quand nous lisons tout cela et quand nous assistons à la déroute, aux cris de désespoir, aux vaines fanfaronnades, en un mot, au *sauve qui peut* qui inspire la populace des Etats du Nord, et il surprenant que nous détournions avec dégoût nos regards d'un tel tableau et que nous lui refusions nos sympathies, qu'enfin, tout en nous félicitant d'être préservés par notre Constitution de l'embrasement qui ravage notre voisine, déplorons profondément et avec tristesse que la guerre civile ronge entre vingt cinq millions d'hommes unis de notre sang et par aut notre langue, nous nous dérivons de plus profond de notre cœur — Dieu sauve le bon Droit !

C'est outrager le bon sens que d'essayer d'identifier la cause du Nord avec la liberté soit des noirs soit des blancs. *La liberté est inconnue dans le Nord.* Le suffrage universel a jeté le pouvoir du gouvernement dans les mains d'une populace, et les classes instruites et pensantes se tiennent en général à l'écart et s'abstiennent de participer à ces scènes de sang et d'actions. Lincoln semble avoir été l'homme de la populace du Nord qui contrôlent ou bâillonnent la presse et veulent à toute force faire croire à une série d'articles discoureurs, fanfarons ou insolants dirigés contre la puissance anglaise, et dans lesquels on réclame la [illegible] Canada. Comme sujets anglais et [illegible] nous pensons naturellement que [illegible] nous pensions parfaitement [illegible] menaces) et nous avons une juste cause pour éprouver la plus forte antipathie contre les Etats du Nord, abstraction faite de nos sympathies pour ce que nous devons appeler la justice à rendre au Sud.

VENTES DE MEUBLES.—MM. M. CERREN & LANDRY, encanteurs, annoncent qu'il y aura régulièrement deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, à 11 heures de matin, une grande vente de meubles dans leurs ventes magasins situés en sortant de chaussée du Marché Hall, rue St-Charles. Voir l'annonce plus loin.

Par le Telegraphe.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE

(DEPECHES DE L'APRÈS-MIDI.)

La bataille du Mississippi.

Nouvelle version.

Le Richmond frappé par la Tortue.

Le général Twiggs a reçu du colonel Duncan la dépêche suivante, qui donne une version de la bataille navale du Mississippi différente de celle que nous avons donnée d'après les rapports de notre expédition. Le temps éclaircira la question.

Fort Jackson, 14 octobre, 8 h. P. M.

Au major-général Twiggs:

Vers dix heures samedi matin, tandis que le combat avait lieu à la passe Sud Ouest, le docteur Bradbury a été arrêté dans un esquif à un mille au-dessous de la tête des Passes par le steamer des Etats-Unis *McClellan*, capitaine Gray (l'ancien commandant du *Star of the West*). Après l'avoir fait prisonnier, le steamer est sorti par la passe à l'Ouze, est rentré dans la passe Sud Ouest et est venu se planter auprès du *Richmond*.

D'après l'ennemi c'est le Richmond qui a été percé par le *Manassas* et non le *Preble*; il a été frappé un peu au-dessous des chaînes d'avant. On voit dans son cuivre une petite indentation, la plus grande partie du dommage ayant été effectuée au-dessous de la ligne de flottaison. On n'est qu'avec beaucoup d'efforts qu'on l'a maintenu à flot pendant qu'il descendait la passe; et il a fallu l'échouer pour l'empêcher de couler.

Le *Vincennes* s'est échoué aussi et on a jeté ses canons par-dessus bord pour l'alléger. Samedi on avait fait des préparatifs pour le faire sauter et on avait allumé une mèche, mais elle s'est éteinte accidentellement. C'est du moins la déclaration d'un des officiers. Le docteur Bradbury ignore s'il y a eu des tués ou des blessés à bord des bâtiments fédéraux. Une des bombes a fait explosion dans la cabine de *Richmond*.

Les steamers *South Carolina* et *McClelland* ont été employés pour renflouer le *Richmond*. Ils sont sortis dimanche à 10 heures, comme on a pu le voir de la station de la Passe Sud Ouest. Le matin le *Richmond* était tout en poupe, la proue hors de l'eau.

Le McClelland a apporté deux canons rayés ce qui a causé une grande satisfaction, les officiers ont dit qu'ils étaient maintenant prêts à recevoir l'*Iry*. On a mis ces pièces à bord du *Richmond* et on les a placées en position. Le docteur Bradbury croit que la bouche des canons a trois pouces de diamètre (ce serait alors des pièces de 6 comme celles du *Water Witch*, en tous cas elles ne peuvent être au-dessous du calibre de 12). Le docteur a été traité avec la plus grande courtoisie, plutôt comme hôte que comme prisonnier, et on lui a rendu la liberté quand le *Richmond* et le *Vincennes* ont quitté la barre. Le navire clipper des Etats Unis *Nightingale* est échoué à l'extrémité Est des bancs de vase de la passe Sud-Ouest.

Version fédérale sur la bataille de Santa-Rosa.

La version de l'ennemi sur la bataille de Santa Rosa est que nos forces ont fait une audacieuse et brillante attaque mais qu'elles ont été repoussées avec une grande perte, parce qu'un bateau destiné à rembarquer nos troupes s'est échoué et a été exposé à un feu assez vif du rivage. Les fédéraux avouent que Billy Wilson a été sauvé du chemin et que c'est un autre régiment placé entre le sien et le fort qui a soutenu le combat.

J. K. DUNCAN,
Capture de deux prises du Sumter.

Fort Jackson, 14 octobre, 8 heures P. M.

Au major général Twiggs,

L'ennemi a dit que deux navires chargés d'armes, prises du *Sumter*, avec un mulipanon ont été capturés à la baie de Berwick.

J. K. DUNCAN.

Fairfax Court House, 15 octobre 1861.

Le bataillon du major St Paul a été annexé à l'artillerie Washington pour la soutenir.

H. ST PAUL.

Engagement sur le Potomac.

Attaque d'une batterie.

Richmond, 15 oct.—Une flotte fédérale composée de dix steamers, a ouvert le feu ce matin contre la batterie confédérée d'Evansport sur le Potomac. L'engagement était général et la canonnade très forte.

LE GRAND CONCERT.—Le concert qui a eu lieu hier au soir a été un véritable succès aussi bien pour les volontaires qui profitèrent d'une belle recette que pour les artistes amateurs qui ont recueilli d'amples moissons d'applaudissements justement mérités. L'heure avancée à laquelle s'est terminée la soirée ne nous permet que d'en donner un compte rendu sommaire. Nous constaterons seulement que la grande salle des Odd Fellows était pleine et qu'un auditoire d'élite a consacré par son approbation plus d'un talent anonyme qui se produisait hier pour la première fois en public. Nos espérances ont été dépassées, car nous n'attendions pas un succès aussi complet.

Trois pianos dont à bord pianos nous ont révélé des musiciennes d'un talent accompli, et les divers morceaux de chant nous ont procuré le plaisir d'entendre des voix fraiches et pures employées avec beaucoup d'art et de goût musical. Les deux morceaux de la Fille du Régiment, les complets de Galathée, un duo du Pré aux Clercs, le grand trio de Jérusalem et le final *Gogsave the South* sont les morceaux que nous avons le plus remarqué. La basse et le ténor ont partagé avec les belles et aimables primas donnas les honneurs de cette soirée à tous égards remarquable.

BARBECUE MILITAIRE.—La grande barbecue militaire qui devait avoir lieu le jeudi 17 courant a été remise au mardi 22. Nous appelons l'attention du public sur l'annonce que nous insérons plus loin à ce sujet. Les noms des commissaires chargés de recevoir les dames sont ceux de nos concitoyens les plus éminents Tout promet que ce sera une brillante affaire.

PREPARATIFS MARITIMES DES YANKEES.—On lit dans l'*Evening Post* de New-York :

Nous avons annoncé hier l'affrètement des steamers *Vanderbilt* qui doivent être ajoutés à la liste des transports déjà frétés ou achetés par le gouvernement fédéral.

On organise à ce port une expédition navale formidable qui se joindra aux vaisseaux de guerre qui sont à la forteresse Monroe. Le *Vanderbilt* est préparé pour recevoir 2,000 hommes, l'*Ocean Queen* 2,300, l'*Illinois* 1,500, l'*Empire City* 1,000, le *Coatzacoalcos* 1,500, le *Dan Webster* 1,000. Le *Baltic*, le *Mississippi* et l'*Atlantic* prennent également du charbon pour accompagner l'expédition. Tous ces steamers réunis pourront porter 15,000 hommes. *Harper's Weekly* et *Harper's* grand navire à vis les existant a été frété par le gouvernement et on y fait des installations pour le transport de chevaux.

La plus grande activité règne à l'arsenal de Portsmouth, New Hampshire. Il y a 1,700 ouvriers employés tous les jours, et les dépenses s'élèvent tous les mois de cent à cent quinze mille piastres. Il y a qîtâtre nouveaux vaisseaux de guerre, dont un cuirassé, en construction. Le même cas existe pour le chemin de fer qui relie le Nord et le Sud.

J. K. DUNCAN,
Capture de deux prises du Sumter.

Fort Jackson, 14 octobre, 8 heures P. M.

Au major général Twiggs,

L'ennemi a dit que deux navires chargés d'armes, prises du *Sumter*, avec un mulipanon ont été capturés à la baie de Berwick.

J. K. DUNCAN.

Fairfax Court House, 15 octobre 1861.

Le bataillon du major St Paul a été annexé à l'artillerie Washington pour la soutenir.

H. ST PAUL.

Engagement sur le Potomac.

Attaque d'une batterie.

Richmond, 15 oct.—Une flotte fédérale composée de dix steamers, a ouvert le feu ce matin contre la batterie confédérée d'Evansport sur le Potomac. L'engagement était général et la canonnade très forte.

CHRONIQUE LOCALE.

Bataillon des Chasseurs à Pied.—Le Bataillon des Chasseurs à Pied s'est réuni le 11 du courant et a élu les officiers suivants :

Major, J. S. Mellieur; adjudant major, J. Lafond; 1re compagnie, J. Escloupe; 1er lieutenant, E. Falopard; 2e lieutenant, A. Mulleur; 3e compagnie, capitaine, S. S. Martel; 1er lieutenant, L. Aleiz; 2d lieutenant, E. Collon; 3e compagnie, capitaine, L. Gagnet; 1er lieutenant, F. O. Peyroux; 2d lieutenant, L. Decourtenay.

Nous félicitons les Chasseurs des excellents choix qu'ils ont faits.

Milice Fire Guard.—Cette belle compagnie, forte de 70 hommes, s'est arrêtée hier soir devant nos bureaux et nous a honorés de son visite désirée. Merci au capitaine et à ses intrépides pompiers, devenus soldats à l'heure du danger. Ceux ci semblent avoir eu présence de l'ennemi le courage et le sang-froid qu'ils ont toujours déployés pour défendre de nuit, sans dévoûment, aux vaines fanfaronnades, ou un mot, au *sauve-qui-peut* qui inspire la populace des Etats du Nord, est il surprenant que nous détournions avec dégoût nos regards d'un tel tableau et que nous lui refusions nos sympathies, qu'enfin, tout en nous félicitant d'être préservés par notre Constitution de l'embrasement qui ravage notre voisine, déplorons profondément et avec tristesse que la guerre civile ronge entre vingt cinq millions d'hommes unis de notre sang et par aut notre langue, nous nous dérivons de plus profond de notre cœur — Dieu sauve le bon Droit !

C'est outrager le bon sens que d'essayer d'identifier la cause du Nord avec la liberté soit des noirs soit des blancs. *La liberté est inconnue dans le Nord.* Le suffrage universel a jeté le pouvoir du gouvernement dans les mains d'une populace, et les classes instruites et pensantes se tiennent en général à l'écart et s'abstiennent de participer à ces scènes de sang et d'actions. Lincoln semble avoir été l'homme de la populace du Nord qui contrôlent ou bâillonnent la presse et veulent à toute force faire croire à une série d'articles discoureurs, fanfarons ou insolants dirigés contre la puissance anglaise, et dans lesquels on réclame la [illegible] Canada. Comme sujets anglais et [illegible] nous pensons naturellement que [illegible] nous pensions parfaitement [illegible] menaces) et nous avons une juste cause pour éprouver la plus forte antipathie contre les Etats du Nord, abstraction faite de nos sympathies pour ce que nous devons appeler la justice à rendre au Sud.

VENTES DE MEUBLES.—MM. M. CERREN & LANDRY, encanteurs, annoncent qu'il y aura régulièrement deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, à 11 heures de matin, une grande vente de meubles dans leurs ventes magasins situés en sortant de chaussée du Marché Hall, rue St-Charles. Voir l'annonce plus loin.

FEUILLETON.

LA FILLE DE SATAN.

VIII

L'ORÉOGRIE

Le lendemain, 5 juin, rien n'annonçait une de ces luttes politiques en plein vent que le bouillonnement populaire révèle ordinairement d'avance : aucune cause d'agitation publique n'apparaissait à l'horizon.

Ce fut seulement vers midi qu'à la nouvelle du retour du premier ministre dans Paris, dont la retraite pouvait offrir une sorte de spectacle, la population se répandit plus nombreuse au dehors.

Dans le quartier de l'Arsenal, l'aspect de l'hôtel de Sully, tout grand ouvert, des gentilshommes, des ouvriers, des valets qui sortaient en habit d'apparat, avaient amassé une foule qui s'était mise à les suivre. C'étaient là les gens qui, pour voir un cheval emparadé, fermient le tour de la ville.

Vers la porte Saint-Denis, où était le quartier général des arbalétriers, en les voyant se mettre sous les armes et parir, musique en tête, un nombreux rassemblement s'était aussi formé. C'était l'immense population amoureuse de lances et de trompettes, qui marchait au pas sur leurs traces.

Le troisième courant venait du faubourg Saint-Germain.

Jean Tripot, envoyé par son maître s'acquitter d'un message près de la reine Marguerite, puis de la porter une lettre à madame la baronne de Chantal, s'était naturellement arrêté long-temps dans l'antichambre, dans laquelle brodait mademoiselle Mathine.

Aussi, naturellement Tripot avait fait une longue station dans le débit de vin qui se trouvait sur son chemin, en descendant la rue.

Pendant cela, le même monologue roulait constamment dans sa tête faible et agitée :

—J'ai fait des rapports, des contes rapports assez qu'on en voudra, disait-il. J'ai raconté hier au soir à ce terrible mendiant *au voile noir* que le duc de Sully arrivait aujourd'hui à deux heures, en amplifiant le nombre des rubans, pas sur son chemin, et en descendant la rue.

Pendant cela, le même monologue roulait constamment dans sa tête faible et agitée :

—J'ai fait des rapports, des contes rapports assez qu'on en voudra, disait-il. J'ai raconté hier au soir à ce terrible mendiant *au voile noir* que le duc de Sully arrivait aujourd'hui à deux heures, en amplifiant le nombre des rubans, pas sur son chemin, et en descendant la rue. Il voulait une nouvelle, je la lui ai servie la plus grosse possible.... je lui ai répété tous les propos des valets à ce sujet, je lui en ai débité de plus extraordinaires, je lui ai donné le plaisir pour qu'il me donnât la paix..... Satané mendiant, va !.... A côté, dans le bosquet du moulin, j'ai rédité mon chapelet à ce diable d'arquebusier, qui voulait avoir tout ce que l'autre avait ; j'ai amplifié mon récit, j'ai inventé mon entrien complet avec le premier, en redoublant sans cesse les *j'en dit vrai, en m'a dit cela*, et jusqu'au *c'est bien!* tout sec, avec lequel il a pu recevoir. Voilà qui est fait. Mais puisque le vieux gueux et le soudard, qui me font manœuvrer comme une toupie, tiennent tant à assister à la rentrée de monsieur le duc de Sully, c'est qu'il s'y prépare quelque remue ménage.— Pour sûr, il y aura quelque chose.

Or Tripot, dans son discours mental, prononçait la péroraison tout au milieu de gens dont la conversation roulait sur l'arrivée du ministre.

Et ce pas de mots : *Il y aura quelque chose*, ferait passer les Parisiens sur des charbons ardents pour aller voir ce qui en sera.

Le parvenu commencé pénétrait de bouche en bouche, et incontinent ébranlé rapidement formé, et s'écoulait de la rive gauche vers le centre de la ville.

Tripot assurément n'était pas le moins empressé de la bande. Il était curieux. Aussi le valet du capitaine de Rosny se permit-il, en quittant le faubourg Saint Germain, d'aller passer par l'exquisité des quais pour rentrer au Louvre dans son maître.

Un moment d'émotion bien vive l'attendait en chemin.

Comme il arrivait sur le pont au Change, le premier objet qui frappa son regards le fit frissonner. C'était le mendiant *au voile noir* sur son escabeau, le redoutable dépositaire de ses secrets, pouvant dire à tous quand il le voudrait que le valet d'un capitaine des gardes avait été voleur de grande importance.

Cependant Jean pouvait aussi profiter de cette occasion pour se venir si, par le service rendu, il avait obtenu un ami sûr et discret.

Il s'approcha bien dégagé de tout jeté encore un sou dans son chapeau. Puis il attendit patiemment.

—Dieu vous bénisse, mon doux seigneur, dit le mendiant.

—Il est bien plus aimable ici que sur le bastion des Moulins, pensa Tripot.

Mi il reprit :

—Vous avez maintenant ce que vous voulez, n'est-ce pas !

—Demeure sédieux, dit le vieux pauvre.

—Bah ! il ne parlait pas tant, lui, par la lune, dit encore tout bas Tripot. Hein !.... vous dites ?..... demanda t-il.

—Que le Seigneur accompagne les bonnes dames ! répondit le voile noir.

—Il a bien changé d'opinion sur mon compte, réfléchit le pauvre Jean. Vous, pour dire ainsi fait de mon office ? demanda t-il encore.

—Le bon Dieu vous le rende.

—Dès ma rende mes cancaches et verbiage ! Je n'y comprends rien du tout, se dit encore une fois Tripot.

Le mendiant se remit à marmotter ses oremus et à implorer la charité des autres passants.

Tripot crut comprendre qu'il lui disait par là de n'en aller au diable, et il s'éloigna avec un soupir. Il n'avait pu encore obtenir une gamelle de cette tranquillité, de cette sécurité complète, qui pour son âme paraissait tenir le bien suprême.

Cependant il continua à suivre le rassemblement, entraîné par la rive droite par l'espoir d'un événement quelconque que cette journée pourrait voir naître.

Ces trois courants de foule se rejoignirent peu à peu, et se fondirent vers la porte Saint Honoré, par laquelle allait entrer le ministre.

Au bout de quelque temps d'attente, des bruits d'équipage retentirent sur la route, plus près les tambours battirent; la musique militaire jeta ses éclats sonores.

On comprit que le duc de Sully descendait de voiture, prenait son cheval, se plaçait à la tête du cortège et passait la porte de la ville.

Toute la multitude alors, toujours intéressée et curieuse, revint sur ses pas et se répandit en ceux inverses dans les rues dont le ministre allait franchir le long parcours pour se rendre à l'Arsenal.

A quelque distance en avant, la place de Grève, espace irrégulier, effondré et mal bâti, était encore livrée à son aspect habituel, assez triste et abandonné.

Cependant, sur cette place, au coin du quai à demi construit, se voyait à cette époque le restaurant des frères Rigaud, le plus renommé de la ville, et celui qui avait l'honneur d'offrir ses pâtés de venaison, son vin blanc mousseux aux déjeuners des gentilshommes et seigneurs en partie de table.

Une galerie ou long balcon de pierre régnait au premier étage sur la place de Grève. On y montait parfois des petites tables pour ceux qui désiraient demeurer leurs mets des souffles vifs du grand air. Ce jour là, le temps était brumeux, il ne s'y trouvait personne attablé.

Deux hommes seulement, bravant une pluie fine, s'y promenaient lentement.

L'un était don Balthazar de Zuniga, l'ambassadeur d'Espagne la tête enfoncée dans ses fraises gommées, faisant pointer en avant sa barbe parfumée, sa poitrine bombée couverte de croix et cordons, portant sur ses traits la sourire de cérémonie, qui voltigeait sur les rides de l'astuce et de la cruauté.

L'autre avait un uniforme militaire, mais de ceux que tout le monde pouvait porter, appartenant à l'un de ce corps licenciés après la guerre, dont les officiers devenaient ce qu'ils pouvaient, dont les soldats vivaient sur les grandes routes, en dévaliant leurs parages, à l'exemple des anciens routiers.

Ce casque un peu rouillé, ce pourpoint d'un drap vert passé, cette casaque de buffle jetée sur le bonjet raplère, cachaient le duc de Montbarre.

Le conspirateur, toujours à l'affût de l'opinion publique, avait parfois pris les souquenilles de mendiant *au voile noir*, bien que les pavanassent peut-être moins que ce personnage ne trouvait également en un moment la un point au Change. Il avait empruntés maintenant l'apparence d'un soudard, pour pouvoir prendre part aux luttes en armes qu'il prévoyait.

L'ambassadeur avait à peine remarqué ce travestissement, et le trouvait très naturel, tant l'usage des déguisements, dont les rois donnaient même cause l'exemple, était commun pour tout le monde.

Tous deux s'entretenaient d'un air fort calme.

Don Balthazar, doué d'une grande confiance en lui, avait, d'ailleurs, vieilli dans les complots, les intrigues, le duel, habile à toute feinte, certain dans des dehors presque indifférents la fièvre ambitieuse qui faisait bouillonner tout le sang de ses veines.

—Oui, dos, disait le seigneur de Zuniga, je crois en conscience que cette révolution s'accomplira rapidement et sans secousse trop violente.

—C'est qu'en bon hidalgo vous pensez pro que que ce n'en sera pas une, dit le duc, croyant de bonne foi que la France est encore à dévoi espagnole.

—Est ai raison. Le parti catholique ne vaut il pas l'acclamer de toutes ses forces ?

—Oui, à pleins poumons, comme s'il chantait au lutrin.

—Les trois quarts des convents sont aux mains acquis.

—Et les autres ne tarderont pas à les rejoindre.

—Les prêtres sont.... et avec les cordes de la guitare on prend toutes les femmes.

—Pour l'armée, elle a vu dans ces dernier temps quelques cadéchistes, à Vincennes et à Vincennes et à Vincennes et